

21 Sept. 1975

21 Sept. 1975

Des labyrinthes de deux salons cherchent à sortir l'art actuel

On ne peut pas ne pas rapprocher deux événements qui viennent de débuter dans la capitale la Biennale de Paris (manifestation internationale des jeunes artistes) et le Salon des Artistes décorateurs.

J'ai erré presqu'une journée entière dans des labyrinthes, car les deux manifestations se placent sous le signe de dédales compliqués. D'où, faute de fil d'Ariane, il est malaisé de se sortir.

Phénomène artistique, la biennale ? Phénomène de mœurs plutôt. C'est le rejet de l'art traditionnel, de tout ce qui pourrait y ressembler, par ces moins de 35 ans. Une espèce de négation, avec des accents de désespoir auxquels se mêle parfois le clin d'œil du canular. Prend-on de la couleur, une toile : on fait du monochromisme ou on barbouille n'importe comment, pourvu que ça

fasse laid, sale et triste. C'est ainsi, sans doute que ces jeunes artistes voient la vie. Ou bien l'on expose trois verres d'eau sur un socle dans une petite cabine et l'on pose une série de questions qui se veulent profondes, à travers leur simplicité, au spectateur.

Mais de plus en plus, on projette des diapos, des vieux films. On expose n'importe quoi. Un Japonais montre sa chambre qu'il a fait venir tout exprès. Un autre a pris une empreinte en plâtre qui pourrait servir de réclame à un disque de Pierre Perret, ou à un film « Hard Core. »

Il y a aussi une rangée de dix tourne-disques dont chacun répète un mot, une syllabe, ou un cri.

Le dédale des artistes décorateurs est consacré à l'animation des surfaces. Voilà aussi des

gens qui, parallèlement aux matériaux et moyens traditionnels, s'attaquent à l'utilisation harmonieuse de ceux de leur temps : béton, formica, plastique, cynétique. Ils inventent un nouvel art de vivre, de voir. Cet art est divers, s'adapte aux techniques.

Le matériau et les possibilités de le traiter ont exercé sur l'esthétique une grande influence. Mais surtout c'est un art international, avec des apports venant du monde entier.

Alors, l'art d'aujourd'hui, c'est peut-être bien un art des surfaces, un art de masses, plutôt que celui des désespérés solitaires. D'ailleurs à la biennale, la seule bouffée d'air pur nous vient de 80 paysans de Chine Populaire qui ont peint leur vie collective (travail, maniement d'armes et culte du grand timonier) dans la joie, sans se poser trop de questions...

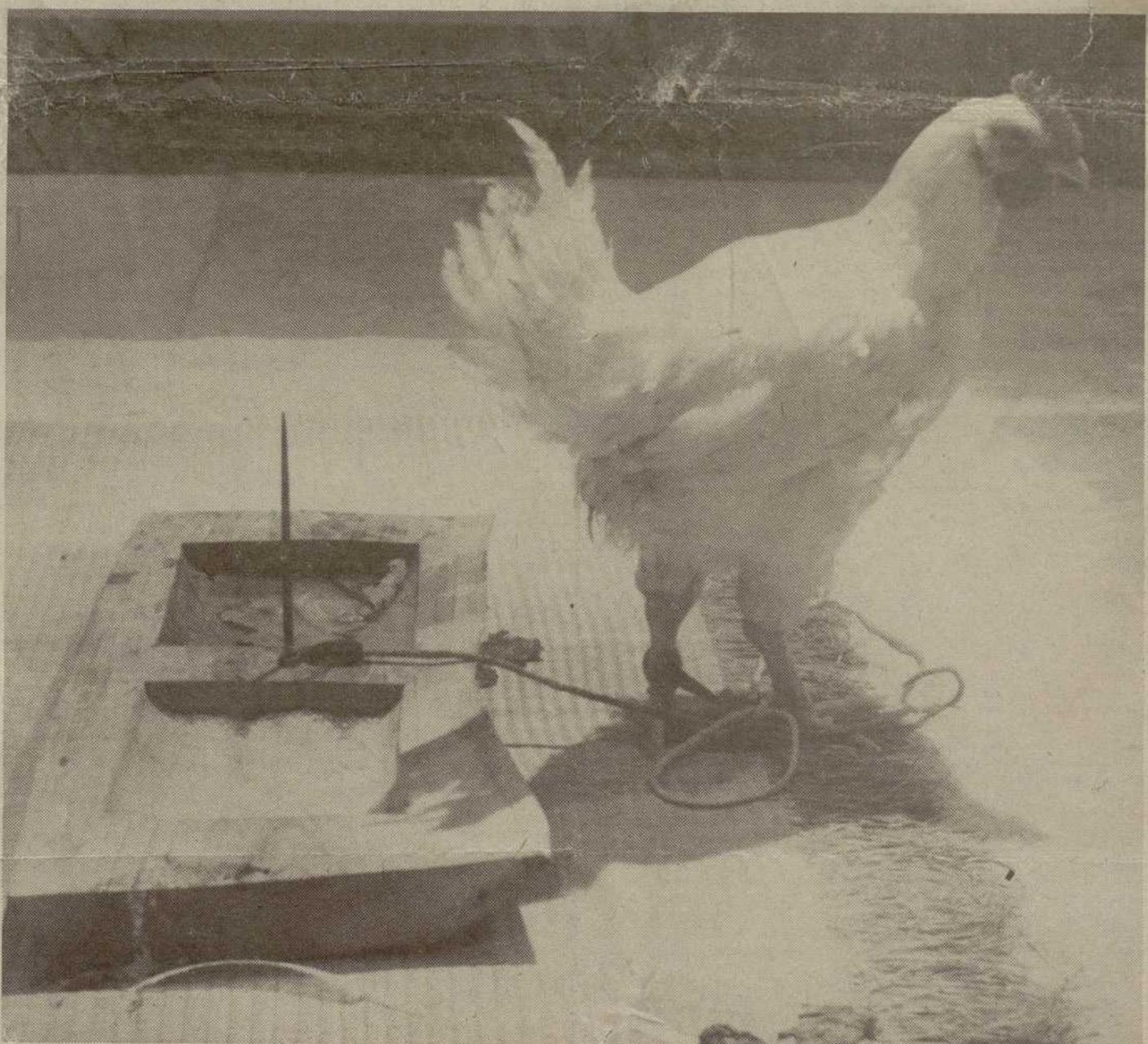
Pierre DUFOUR

LE PROGRES SOIR - (Q)
69001 LYON

20 Sept. 1975

Les surprises de l'art moderne

Le Coréen Lee Kang So expose à la Biennale une « œuvre vivante »



Depuis hier, le musée national d'art moderne de Paris accueille la Biennale de Paris 1975. Placée sous le patronage du ministère des Affaires étrangères et du secrétariat d'Etat à la culture, cette manifestation entend présenter des œuvres de jeunes artistes du monde entier. Le Coréen Lee Kang-so s'est taillé un assez joli succès de curiosité en exposant une « œuvre vivante » : Une poule et sa mangeoire sur une natte. Bien entendu, la poule est attachée à un lien qui fait partie de l'œuvre qui, si elle n'a pas coûté grand-peine à son auteur, dénote chez lui une certaine imagination !

ESPOIR - (Q)
42000 SAINT-ÉTIENNE

20 Sept. 1975

Les Chinois à la neuvième biennale

Pour la première fois la Chine participe à la biennale de Paris. Une dizaine de peintres amateurs du district de Houhsien, situé dans la région de Xianyang (province de Chensi) occupent les cimaises du musée Galliera.

C'est Zao Wou Ki, le peintre chinois de l'école de Paris, qui découvrit, il y a un an, au cours d'un voyage en Chine, les œuvres de ces paysans qui occupent la morte saison en peignant dans un style traditionnel.

MINUTE - (H)
avenue Macédo - 1*

24 Sept. 1975

général aurait pu tout aussi bien proposer l'Anglais Hills en échange.

Quelle couche !

TRISTE vérité. Les « artistes », exposant à la Biennale de Paris, au Musée national d'art moderne en tiennent une sacrée couche — et pas de peinture, celle-là.

A commencer par un Japonais **Kyojotokabu**, qui n'a pas hésité, faute d'avoir été inspiré, à déménager de Tokyo sa chambre à coucher achetée aux Galeries Barbès du coin pour la présenter au public parisien.

C'est ce qu'on peut appeler une histoire à dormir debout...